

Jim Carrey  
Dana Vachon  
Mémoires flous



JIM CARREY

ROMAN Seuil



# MÉMOIRES FLOUS



JIM CARREY  
DANA VACHON

# MÉMOIRES FLOUS

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN  
PAR SABINE PORTE

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

Titre original : *Memoirs and Misinformation*  
© original : 2020 by Somekind of Garden, LLC  
All rights reserved

This translation published by arrangement with Alfred A. Knopf,  
an imprint of The Knopf Doubleday Group,  
a division of Penguin Random House, LLC

ISBN 978-2-02-147115-1

© Éditions du Seuil, mars 2021, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À mon grand frère John*





« Le nom d'un homme est un coup de massue  
dont il ne se remet jamais. »

Marshall McLuhan



## PROLOGUE

On le connaissait sous le nom de Jim Carrey.

Et dès la mi-décembre, sa pelouse brûlée n'était plus qu'une feuille cassante d'ambre terne. Le soir, après les dix minutes d'arrosage rationné par la municipalité, les brins d'herbe flottaient dans l'eau de la piscine – aussi mous et anémiques que les cheveux de sa mère dans les ultimes suées de la morphine.

La ville de Los Angeles allait droit vers l'enfer depuis le mois d'avril, les réservoirs étaient totalement à sec, les journées caniculaires se succédaient et les prévisions s'enchaînaient comme les gris-gris d'un bracelet de sadique, 36-37-40-39. La semaine précédente, un F-16 avait étincelé dans le ciel comme la lame d'un cran d'arrêt au moment précis où l'un des jardiniers de la propriété de Hummingbird Road était frappé d'insolation et se mettait à convulser. L'homme s'était débattu pendant qu'on le transportait à l'intérieur de la maison, protestant que la Vierge Marie lui avait promis de danser un slow dans l'ombre fraîche du ravin pour trois dollars. Le soir se levaient les Santa Ana, des vents diaboliques qui minaient l'âme et faisaient hurler les sirènes de police sous les feux du soleil couchant qui viraient peu à peu de l'orange napalm au mauve charbonneux. Puis chaque matin, un souffle saturé de

smog s'engouffrait dans les canyons et pénétrait dans la grande maison en se glissant par les filtres à air récemment équipés de capteurs pour détecter les traces de gaz neurotoxique d'une tentative d'assassinat.

Des mois de désastre et de dépression l'avaient laissé barbu et vaseux. Il était allongé nu dans son lit, si loin du sommet de sa forme que si on l'espionnait en cet instant grâce à une caméra de surveillance piratée, on le reconnaîtrait à peine, le confondrait peut-être avec un otage libanais. Puis dans un soudain accès de reconnaissance faciale, on réaliserait : *Ce n'est pas un banal reclus regardant la télévision seul sur un lit gigantesque*. Et devant l'éclat éblouissant du logo rouge sang de Netflix projeté par un écran invisible, on dirait : « Je connais cet homme, on le voit partout, des affiches aux paquets de céréales. C'est la star de cinéma : Jim Carrey. »

Quelques semaines à peine auparavant, trente secondes d'images de vidéosurveillance prises par un traître au sein de son système de protection personnelle renforcé avaient fuité dans le *Hollywood Reporter*. Carrey y apparaissait flottant en position fœtale le nez dans sa piscine, en train de pleurer sous l'eau comme une orque captive. Son attachée de presse, Sissy Bosch, déclara à *Variety* qu'il préparait le rôle de saint Jean-Baptiste pour Terrence Malick, qui se refusa opportunément à tout commentaire. La vidéo se vendit cinquante mille dollars, juste de quoi inspirer ce comportement animal sacré entre tous : une réponse spontanée du marché. Lorsqu'un cinquième paparazzi escalada la clôture, son équipe de sécurité la fit rehausser à quatre mètres cinquante, électrifier et border de barbelés, pour la somme de quatre-vingt-cinq mille dollars, le pot-de-vin à la

mairie inclus. Depuis, Jim voyait dans les grésillements et les couinements de la faune une triste nécessité, un sacrifice animal à sa divinité. Et si certains avalaient l'histoire de saint Jean-Baptiste qu'avait racontée Sissy Bosch, la plupart estimaient que cela n'expliquait pas la prise de poids de Carrey, ni l'accent clairement chinois que l'on percevait dans ses lamentations.

Il était 2 h 58 du matin.

Il regardait la télévision depuis sept heures.

Le marathon avait commencé par un épisode de *Prédateurs de la préhistoire* sur Mégalodon, le super-requin terrifiant des mers d'autrefois. Puis il y avait eu *Cro-Magnon vs Néandertal*, qui racontait comment ces premiers humains s'étaient quittés cousins dans les plaines d'Afrique pour se retrouver étrangers en Europe et se livrer à un concours de génocide. Cro-Magnon avait massacré sans pitié, laissant des Néandertal orphelins faméliques contempler du seuil de grottes françaises un blizzard dont la blancheur criante, Carrey le savait, était celle de l'anéantissement. Il était à moitié canadien d'origine française et avait appris du narrateur qu'il était porteur du gène de Néandertal ; lui-même descendait de ces orphelins. S'identifiant à leur destin tragique, il commença à verser des larmes de désolation, puis, incapable d'en supporter davantage, il appuya sur *pause* de son pouce enduit de gras, figeant à l'écran les petits visages néandertaliens. Il resta là à trembler pendant dix minutes, en répétant inlassablement « Oh non, oh non... » jusqu'à ce que Netflix, avide d'exploiter sa bande passante, revienne au menu principal, les baignant de sa lumière rouge, lui et ses chiens de garde – deux rottweilers jumeaux qui répondaient l'un et l'autre au nom de Jophiel. Ils portaient le même nom dans un

souci d'efficacité, pour qu'en cas d'urgence, si l'un des nombreux ennemis de Jim Carrey pénétrait par effraction dans la maison et qu'il n'avait que quelques secondes pour réagir, il puisse appeler les deux d'un seul souffle.

Craignant que ce soit le moment où il découvrirait sa longue inexistence, allant jusqu'à questionner la valeur même d'une existence au sein d'une espèce naviguant perpétuellement entre l'horreur et le chagrin, il se demanda si la dernière information virale qui ennuyait son attachée de presse était vraie. S'était-il effectivement tué en faisant du snowboard à Zermatt ? Il avait vu sur YouTube une vidéo sur le comportement étrange du temps au moment de la mort, la façon dont les ultimes secondes se distendent en créant des vagues d'expérience intenses. Et s'il était mort au cours des derniers jours et arrivait non pas dans un enfer ou un paradis, mais plutôt un purgatoire grabataire ?

Il avait entendu des histoires sur la morgue de Los Angeles. Des employés désœuvrés qui prenaient des photos ignobles de morts célèbres qu'ils vendaient à TMZ pour financer l'apport initial d'un crédit sur une maison dans la Vallée. Il passa sur YouTube, dont les algorithmes, semblant lire dans ses pensées, lui présentèrent un montage de photos de célébrités mortes. Un cliché de John Lennon. Le visage dégoulinant sur un brancard. Étalaux yeux de la foule. S'ils pouvaient faire une chose pareille à John Lennon...

Lui vint l'image de son propre corps sans vie, gonflé, putride, sous le crépitement des flashes des abrutis de la morgue.

« Merde... » souffla-t-il, sans savoir s'il l'avait réellement dit ou non.

Il alla aux toilettes, tentant de récupérer une certitude existentielle en faisant jaillir un jet d'urine tiède de son urètre entre deux âges. Son cœur battait à tout rompre. Et s'il le lâchait pendant son sommeil et qu'on le retrouvait au matin couvert de ses excréments ? Et si cette dérive paranoïaque qui l'avait conduit à cet accès de peur de la mort était prémonitoire et annonçait sa mort prochaine ? Si l'accident de snowboard de Zermatt n'était qu'une habile feinte du destin ? Non, si la mort devait survenir, il serait à son avantage – le trou de balle immaculé.

Ainsi déterminé, il s'assit sur ses toilettes japonaises, fit ses besoins, s'essuya puis sauta sous la douche, se lava soigneusement l'orifice, se sécha et se poudra. Il se planta ensuite devant le miroir et continua, épilant ses sourcils hérissés, arrachant les poils de loup qui lui sortaient des oreilles, s'étalant généreusement de l'autobronzant sur le front, le cou et autour des clavicules afin de ressembler à un buste grec.

Il était prêt pour les gars de la morgue.

*C'était une grande star, diraient-ils. Un dieu du box-office comme on n'en fait plus.*

Il avait un peu moins peur, à présent.

Il se remit au lit et commença à regarder la première chose que Netflix proposait : *Pompéi reconstitué : Chronologie de la catastrophe*.

« C'étaient les Hamptons ou la Côte d'Azur du monde antique », disait le présentateur, Ted Berman, un Indiana Jones de seconde zone coiffé d'un feutre acheté dans une friperie. Une fois de plus, Jim sentit la réalité se fondre dans la fiction lorsqu'un nuage de cendres brûlantes en images de synthèse s'échappa du Vésuve, sous l'œil de l'équivalent numérique d'une

caméra subjective qui s'éleva avec elle, puis s'arrêta et effectua un panoramique à l'intérieur du cratère, qui parut soudain si insondable, si dévorant que Carrey cria : « Inventaire de la sécurité !

– Périmètre intérieur rien à signaler, répondit sa maison d'une voix d'héritière singapourienne d'un empire de l'opium en villégiature en Provence. Vous êtes en sécurité, Jim Carrey.

– Statut de la barrière de protection ?

– Totalelement électriée.

– On va la mettre en surtension, histoire d'être sûr. »

La luminosité de l'écran baissa tandis que retentissait tout autour de la propriété le bruit de fermeture Éclair géante d'une décharge de vingt mille volts dans sa clôture barbelée.

« Redis-moi que je suis en sécurité, dit Carrey. Et aimé.

– Vous êtes en sécurité. Et aimé.

– Dis-moi quelque chose de gentil sur moi.

– Votre consommation d'eau mensuelle a baissé de trois pour cent.

– Flatteuse, va. »

La télévision retrouva sa luminosité. Le documentaire reprit. Un séisme venait de secouer Pompéi, un phénomène naturel que les Romains n'avaient jamais connu. Certains pensèrent que c'était le premier acte d'un miracle et restèrent pour voir la suite. D'autres en étaient moins sûrs et s'échappèrent par les portes de la ville.

« Qui aurait pu deviner, dit Ted Berman, que tous ceux qui étaient restés mourraient ? »

Suivirent alors une série de scènes où l'on voyait les principaux personnages du documentaire en proie au désespoir :



un riche armateur et sa femme enceinte, de jeunes sœurs nées dans une maison close, un magistrat de haut rang, sa famille et leur esclave africain.

En larmes, Jim se demanda s'il était sage de continuer à regarder Pompéi alors qu'il avait encore à l'esprit la vision des mégалodons. Que les orphelins néandertaliens étaient encore en pause dans leur grotte française. Charlie Kaufman lui avait dit un jour que l'illusion fondamentale du cinéma par laquelle des images produisent une continuité fluide relevait du même subterfuge qui donnait au cerveau l'impression du temps – que le passé et le présent sont des concepts inventés, des fictions nécessaires. Les Pompéiens et lui n'étaient-ils que des carrés de pellicule différents ? Percevaient-ils l'effondrement de son monde à lui comme il percevait la destruction du leur ? N'y avait-il qu'une seule souffrance ? Si oui, ce devait être le cas des anciens Pompéiens, mais aussi des acteurs qui interprétaient leur rôle, tous ces gens qui couraient le cachet.

Pour être vu. Pour compter.

L'argent était le maître, désormais. L'argent avait fait d'eux tous des rêveurs corvéables à merci.

*Rien ne m'oblige à être comme ça...*

*Je pourrais partir tout de suite et être heureux...*

Mais ça ressemblerait à quoi, d'être heureux ? Il avait oublié.

Un terrible chagrin l'écrasa dans son lit, multipliant par mille chacun de ses kilos. Au prix d'un immense effort, il leva les pouces pour envoyer un sms à Nicolas Cage, un homme dont la bravoure artistique lui avait toujours donné du courage : *Nic ? Quand tu dis qu'on est entourés des esprits des morts, c'est une formule poétique ou tu es sérieux ?*

Mais son délicieux ami ne répondit pas.

*Nic* ? encore une fois.

Toujours pas de réponse.

Les secondes s'abattaient sur lui comme des monceaux de granit. Il songea à abandonner Netflix.

Il mangerait la niçoise au thon qui était au réfrigérateur, puis il irait dehors et s'amuserait peut-être à faire le noyé dans sa piscine. Il souleva la tête de l'oreiller, prêt à agir, puis se ravisa avec la certitude soudaine qu'il devait aux morts de Pompéi de voir le documentaire intégralement et sans interruption.

Il appuya sur *play*.

Des restes exhumés étaient reconstitués en images de synthèse par des archéologues de Francfort. Où en serait cette technologie, se demanda Carrey, quand on le déterrerait ? Qu'en concluraient les futurs chercheurs ? Pourraient-ils deviner ce qui se tortillait sous son crâne ? Son père écorché vif ? Sa mère et ses douces souffrances ? Sauraient-ils un jour reconstituer les vestiges de l'esprit tout comme ceux du corps ?

Les squelettes des deux sœurs trouvées dans la maison close de Pompéi avaient des dents malformées, conséquence, en concluaient les chercheurs, d'une syphilis congénitale.

« Elles étaient nées avec cette maladie vénérienne. Elles étaient totalement innocentes et pourtant souffraient continuellement. »

Les filles eurent droit à leur gros plan dans un flash-back mélodramatique qui les montrait contemplant le Vésuve, les paupières boursouflées de pustules en latex. En 1993, le gourou Viswanathan avait observé que Carrey avait une aura « d'un magnifique or rose resplendissant » et lui avait appris à percevoir

ses mouvements au sein de sa forme éphémère. Et en cet instant, il la sentait s'élancer vers la télévision où les jumelles syphilitiques se recroquevillaient sous la pluie volcanique. Il craignait que son âme ne lui soit arrachée ou – pire – qu'elle ne s'enfuie.

*Jophiel, affection !* essaya-t-il en vain d'articuler, le souffle coupé, alors qu'à l'écran la nuée ardente du Vésuve cachait le soleil. Plongé dans le noir, mesurant toute l'impossibilité du mot, Carrey arriva enfin à aboyer « Affection ! » et aussitôt, les deux rottweilers grimpèrent sur le lit pour se coucher de chaque côté et lécher les larmes sur sa barbe.

« Beaucoup d'affection ! » cria Carrey, et les chiens (qui avaient appris à traiter toute personne prononçant ces mots comme une mère allaitante et se considérer eux-mêmes comme des chiots de précisément six mois) arrêtaient de simplement lui lécher le visage pour enfouir le museau dans son cou, un museau si chaud que Carrey aurait pu prendre l'erreur pavlovienne pour une réelle sollicitude, n'étaient les crocs d'acier qui effleuraient le bord de sa jugulaire.

Il regarda de nouveau l'écran : un plan d'ossements humains sur une table métallique.

« Les restes d'une femme », déclara un des Allemands. La caméra zooma sur une grille laser bleue complétant le scan. « Une femme riche. D'environ dix-huit ans. »

Le documentaire passa à un flash-back : la femme dans sa villa, dînant sur une banquette en soie, une délicate beauté essuyant la bouche de son mari avec une tendresse inspirée, Jim le savait, de la façon d'aimer de l'actrice.

Le seul véritable amour désintéressé qu'il ait jamais connu, un don gratuit sans la moindre idée de contrepartie, c'était

avec Linda Ronstadt, au cours du mois de juillet pluvieux de 1982. Elle avait seize ans de plus que lui et lui avait chanté une chanson d'amour mexicaine, « *Volver, volver* », une berceuse nostalgique qui devait se graver en lui pendant qu'elle le serrait contre ses seins bronzés en passant les doigts dans ses cheveux. « *Volver, volver, volver...* »

Les mots résonnaient par-delà le temps : « Revenir, revenir, revenir... »

Mais comment revenir ?

Il n'était plus le garçon fougueux qu'elle avait tenu dans ses bras. Avait-il tué cet enfant innocent avant de dissoudre son corps dans les acides de la débauche ? Il enviait le Pompéien condamné et sa tendre épouse. Il se sentait affreusement seul sur le lit, la voix de Linda chuchotant en lui –

« *Volver, volver, volver...* »

Pendant que la grille laser dansait le long du squelette de la femme, s'arrêtant sur des ossements disséminés sous sa cage thoracique, un des Allemands saisissait des commandes sur son ordinateur. Sur son écran s'afficha une reconstitution des os rassemblés en un petit squelette à l'intérieur d'un utérus en images de synthèse. Il tapa de nouveau sur le clavier et la chose fut pourvue d'une couche homogène de peau rose, de deux yeux de têtard et d'une main à demi formée. Un minuscule doigt enfoncé dans une bouche en coupe.

« Elle est enceinte, dit l'Allemand. D'un petit garçon. »

Et de nouvelles larmes d'espoir perdu se joignirent aux larmes de désolation que Carrey avait déjà versées.

« Le nuage de cendres surchauffées s'affaisse sous son poids, expliqua Ted Berman. Et si la voûte de leur villa abrite la

femme et son mari des chutes de pierres ponces, ils vont à présent subir le pire des sorts à Pompéi : le choc thermique. Lorsque la température de l'air atteint cinq cents degrés, les tissus mous de la femme explosent littéralement, son cerveau fait voler son crâne en éclats. »

« Non... » dit Jim Carrey.

« Le crâne du bébé explose également. Peut-être une fraction de seconde après les intestins de la femme, à travers sa cage thoracique. »

« Pitié », supplia-t-il.

Alors, sur son écran à un milliard de pixels, le panache volcanique s'effondra sous sa masse, cascasant le long des flancs du Vésuve numérisé. Les filles syphilitiques, le magistrat, les jeunes amoureux et leur enfant, carbonisés, eux et leurs rêves : ils montèrent en un éclair dans le nuage de mort dont la noirceur assombrissait la chambre de Hummingbird Road à mesure qu'il se propageait sur la baie de Naples en images de synthèse. Carrey gémit de tristesse, ferma les yeux comme un petit garçon.

Quand il les rouvrit, Ted Berman parcourait les rues exhumées de Pompéi. La caméra faisait un panoramique sur des rangées de moulages en plâtre, des corps figés dans la mort, les uns avec une expression de terreur abjecte sur le visage, d'autres, armés, gardant un amas de trésors, d'autres encore tranquilles, résignés. Et enfin, un couple allongé côte à côte, le mari, la main posée sur le ventre de sa femme enceinte. Alors Jim Carrey, célèbre pour les chutes désopilantes et les joyeuses pagailles, se roula en boule et se mit à pleurer. Il était une véritable loque. Mais avant, il était si flamboyant. Si vous l'aviez vu...



Dans le monde d'avant, il avait joué dans une superproduction estivale, un film qui avait allègrement franchi la barre des deux cent vingt millions de dollars au box-office mondial, une fortune dont trente-cinq pour cent étaient destinés personnellement à Carrey et affluaient dans ses réserves financières de territoires de distribution allant, comme on dit, de Tuscaloosa à Tombouctou. Le fait que ce ne soit pour lui qu'un film de second ordre, y compris selon ses estimations, n'en rendait le succès que plus doux : plus grande était l'impunité, plus proche il était de Dieu.

Il entra dans Rome tel un César burlesque, remonta un tapis rouge de cinq cents mètres où il vit un attaché de presse accroupi devant lui et – jugeant la situation comme le plongeur de haut vol juge la marée montante du haut de la falaise – trébucha sur le type, chuta les bras en croix, la tête et les épaules s'écroulant sur le tapis avec une telle force que les gens crurent qu'il était mort sous leurs yeux. Alors qu'il était couché là, Carrey pensa à son oncle Des, abattu tandis qu'il se rendait à une fête du maïs déguisé en Bigfoot pour faire une farce. Certains se précipitèrent pour aider la star à se relever. D'autres eurent le souffle coupé. Carrey laissa l'inquiétude les envahir

peu à peu avant de bondir comme un ressort et donner toutes les interviews suivantes en louchant d'un œil.

Puis il y eut un dîner en son honneur au palais du Quirinal. Un banquet pour cent invités avait été organisé par le président de la République italienne. Ils étaient tous venus se frotter au génie de la performance et regardaient avec admiration Carrey, qui présidait, demander au sommelier chevronné occupé à lui servir du vin s'il pouvait examiner la bouteille. L'homme s'arrêta et la lui tendit. Jim renifla le bouchon et inspecta l'étiquette en guise de préambule, puis se colla le goulot dans le bec et avala une longue rasade avant de déclarer avec une mine de connaisseur : « Fabuleux. Ils vont adorer. » Ce fut le cas. Ils éclatèrent de rire, tous : le marchand d'art suisse et les Trois Hommes de Merck et les serveurs qui observaient la scène des cuisines, où le personnel riait également. Et le tueur de la Camorra qui avait, cette semaine-là, balancé deux corps dans le Tibre. Et le mari de l'ambassadrice suédoise. Ils rirent d'être soudain soulagés du fardeau des manières et, dans la nuit romaine, festoyèrent sur la terrasse en marbre, liés par ce rire au-delà des langues.

Un orchestre de douze musiciens joua des tangos, qui incitèrent la patronne d'une chaîne de teintureries, une dame replète à la cinquantaine solitaire, à se dire après trois proseccos qu'ayant versé cinq mille dollars au secrétaire corrompu d'un sénateur qui l'était à peine moins pour être là, rien ne l'empêchait d'inviter Carrey à danser. Elle s'avança vers lui comme un buffet en quête de chaleur et Jim Carrey fut impressionné par sa hardiesse. Il écarta ses gardes du corps d'un revers de bras et la prit par la main, l'entraînant sous la colonnade. Ils dansèrent un tango passionné. Elle était étonnamment agile



et prête à virevolter à chaque instant, mais ses doigts huileux de *branzino* grillé ne cessaient de lui échapper. Il fit comme si c'était un numéro préparé à l'avance et joua les amoureux frustrés avant de lui attraper le bras et de le jeter sur son épaule en la serrant contre lui, l'air de dire : *Je ne te perdrai plus*. Ils tournoyèrent comme des galaxies en collision dans les envolées de l'orchestre, encouragés par la foule retorse qui exigeait et obtint le crescendo, lorsque Carrey renversa sa partenaire entre ses bras et, voyant sa bouche en cul de poule qui invitait le baiser, lécha son visage en sueur en lui donnant un grand coup de langue du menton au front, puis la regarda comme un chiot tout content. Toute la salle se leva, la parodie de l'amour faisant naître le désir de sa forme authentique dans le cœur de tous les invités – y compris le sien.

Il rentra bientôt à Brentwood, et sur le célèbre visage il n'y avait pas la moindre lueur de joyeuse pagaille, lui qui hier encore respirait le charisme à l'état pur n'était plus que léthargie.

Le film s'effaçait de la conscience collective.

Son énergie s'estompait avec lui, comme si elle obéissait à de mystérieuses lois d'intrication entre l'humain et l'industrie. Il se sentait seul. Et aussi ridicule que ce soit, il rêvait véritablement de connaître la version réelle de ce qu'il avait parodié avec la *duchessa* de la teinturerie. Elle lui avait donné un bon pour dix nettoyages de chemise, et il le sortait de son portefeuille et ressassait, avec masochisme, Tout Ce qui Aurait Pu Être avec Renée Zellweger, son dernier grand amour. Elle l'avait quitté pour un matador, Morante de la Puebla. Il ne s'en était jamais totalement remis, s'apercevait-il en s'abrutissant de

télévision, seul dans son canapé de Brentwood. Il passait sans cesse des *Ingénieurs du Reich*, où Wernher von Braun tirait sur des hommes à la vitesse du mur du son en prévision du programme Apollo, et *Retrouvailles du Vietnam* en HD, où un Américain cul-de-jatte embrassait un Vietnamien édenté sur la butte de la jungle où ils avaient l'un et l'autre perdu leur jeunesse.

C'est en zappant d'un programme à l'autre que Carrey aperçut *Oksana* sur TNT et l'une de ses mille milliards de synapses s'enflamma soudain et exigea qu'il reste sur cette chaîne. Il vit alors une actrice de troisième voire de quatrième zone, Georgie DeBusschere – qui incarnait aussi pleinement son personnage de tueuse russe que le lui permettaient ses modestes talents – torturer le marchand d'armes kirghiz qu'elle avait attiré en lieu sûr à Bucarest en lui faisant miroiter des ébats exotiques. Elle l'avait drogué et ligoté et quand il se réveillait, exigeait l'antidote d'un virus nécosant qui contrariait actuellement l'arc narratif de son personnage. Invoquant la « vitesse de mutation rapide » du virus, l'homme lui disait qu'il ne pouvait rien pour elle. Elle lui enfonçait sa perceuse électrique dans le fémur puis le tuait d'un coup de karaté en plein nez.

Alors que Jim contemplait Georgie dans cette scène d'extrême violence, son subconscient vit dans ses yeux les yeux de sa mère, dans sa peau la peau de sa mère, et dans son nez le nez de sa mère : une erreur qui envahit sa conscience d'une pure extase suave.

Sa jeunesse avait été marquée par les difficultés financières d'un père aimé, Percy, dont le sourire s'élargissait à mesure que la famille sombrait dans la pauvreté. Sa mère, Kathleen, suivait

parfois instinctivement leur déclin en s'imaginant elle-même mourante.

« Les médecins disent que mon cerveau se détériore à une vitesse incroyable ! » annonçait-elle au dîner, emplissant le jeune Jim de terreur à l'idée qu'un jour, en rentrant de l'école, il la trouve gisant au sol, décérébrée. Les médecins lui prescrivirent de la codéine et du Nembutal. Comme tant d'autres, elle devint dépendante aux antidouleurs. Il présenta ses premiers numéros comiques pour essayer de la soulager, entrant dans sa chambre du haut de ses sept ans, en caleçon, maigre comme un clou, en imitant une mante religieuse prête à attaquer, la tête courbée, les pinces s'agitant dans tous les sens, la faisant rire pour conjurer sa souffrance, qui s'aggravait au fil du temps.

Mais après des dizaines d'années, les antidouleurs finirent par laisser de graves séquelles. Sa mère restait allongée, percluse d'arthrite, à fumer cigarette sur cigarette dans le canapé de l'appartement de North Hollywood, où Carrey avait invité ses parents à s'installer avec lui quand ils s'étaient trouvés à court d'argent, étant âgés. Le soir, lorsqu'il rentrait du tournage de sa première série télévisée, *The Duck Factory*, sur NBC, il la découvrait dormant à poings fermés dans le canapé, des cigarettes oubliées se consumant dans les coussins.

Puis la série avait été arrêtée et, n'ayant plus de ressources, il leur avait annoncé à son grand regret qu'ils devaient rentrer au Canada, où s'ils tombaient malades, ils auraient au moins les moyens de se faire soigner. Il promit de leur envoyer de l'argent.

« Tu ne vas jamais jusqu'au bout, Jim, lui avait-elle dit. Tu ne vas jamais jusqu'au bout. »

Ce fut un coup terrible. Parfois, il rêvait qu'il l'étranglait puis se réveillait avec des sueurs froides, coupable de ce matricide imaginé, empli d'un besoin de sollicitude perdue qui lui revenait en voyant Georgie à la télévision. Qui était cette actrice dont l'image le bouleversait tellement ? Quelle était cette série ? Il appuya sur Info : « *Oksana* : Les sujets d'une expérience avortée durant la guerre froide se mettent en quête de la vérité. »

Il passa vingt heures abrutissantes avec eux. Il regarda Georgie DeBusschere et ses sœurs batailler pour arriver au laboratoire moscovite où elles apprenaient qu'elles étaient toutes programmées pour être des tueuses, toutes issues des ovocytes de gymnastes soviétiques inséminés avec le sperme congelé d'un certain Iossif Vissarionovitch Djougachvili, plus connu sous le nom de Joseph Staline, et élevées par des superordinateurs sur une île aléoutienne inexplorée. Fasciné par sa beauté, il l'imaginait apparentée aux Kennedy, seule fille dans une famille de garçons. Ils devaient jouer au *touch football* sur la plage après les barbecues de fruits de mer, se disait-il en la regardant expédier un sbire au tapis d'un coup de pied circulaire.

Il se trompait du tout au tout.

Elle était née à une centaine de kilomètres d'Iowa City, avait grandi dans une rue aux trottoirs défoncés. Son père était un professeur de gym alcoolique. Sa mère, une infirmière de salle d'accouchement discrète et accommodante. Georgie avait sept frères et sœurs qui se disputaient féroceement la salle de bains et les repas de surgelés. À quatorze ans, elle était passée d'un rang intermédiaire au sommet de la hiérarchie et dominait ses sept frères et sœurs – Cathy, Bobby, Cliff, Gretchen, Vince, Buster

et Denise –, les ressources de plus en plus limitées de la famille rendant chaque enfant un peu plus rusé que le précédent.

Elle avait reçu une bourse du Rotary pour aller étudier à Michigan State University, où, affectée par une erreur de l'ordinateur central à un séminaire de master de théorie des jeux, intitulé « Prise de décision en période de changement », elle avait aisément obtenu un A, les concepts étant naturels pour elle. Après son diplôme, elle était partie à Los Angeles où elle avait été brièvement mannequin photo avant de soumettre un mémoire sur Robinson Crusoé et une série de clichés en bikini au directeur de casting qui lui avait décroché une participation à *Survivor : Lubang*.

Et là, durant l'été 2000, elle avait été haïe par des millions de gens pour avoir trahi sa meilleure amie de la tribu Gee-Lau, une représentante de Mary Kay du nom de Nancy Danny Dibble. Le visage sans intérêt, marqué par l'acné, Nancy avait été sélectionnée pour la réaction immédiate de pure pitié qu'elle suscitait dans les panels de téléspectateurs. Les producteurs l'avaient placée là en guise d'obstacle moral. Pour les participants, la logique voulait qu'ils s'en débarrassent rapidement et sans regret. Mais qu'en était-il de la dette des forts envers les faibles ? De l'illusion de moralité des téléspectateurs – et de la colère qui grondait en dessous ?

Pensant se faire une alliée à moindres frais, Georgie partagea son baume à lèvres avec Nancy au cours de leurs premières heures sur l'île où, durant dix-sept prises, les naufragés reçurent l'ordre de gagner le rivage en pataugeant. Nancy n'avait peut-être jamais connu d'amant, mais c'était une créature tout aussi érotique que n'importe qui. Tout est sur le Net, cinq secondes

d'un opéra pour voyeur : un condensé de rushes de Georgie appliquant le baume sur ses lèvres, vue à travers le regard rempli de désir de Nancy. Depuis combien de temps n'avait-elle pas été touchée ainsi ? « Encore », dit-elle, alors Georgie lui remit du baume. Le geste dépassa de loin les objectifs modestes que lui avait assignés Georgie, faisant germer une amitié cimentée dans l'épisode 3, où à la lueur d'un feu de camp, Georgie fit observer à Nancy que « Danny » était un deuxième prénom curieux pour une femme.

Le cameraman se baissa, braquant l'objectif sur le visage de Nancy pendant qu'elle racontait comment elle l'avait adopté en hommage à son frère qui s'était noyé durant le printemps pluvieux de 1977, en plongeant dans une rivière en crue du Mississippi pour sauver Dolly, un amas de lavettes et de bouts de serpillière avec des boutons violets en guise d'yeux qui était la seule poupée qu'elle ait jamais possédée. Même pour les États-Unis, même si elle avait été choisie parmi huit mille postulants, c'était là un malheur peu banal. Nancy poussa sa triste aria puis, avec un faible sanglot, tendit la main dans la nuit comme si elle renfermait une mèche de cheveux de Danny. Georgie consola Nancy en lui passant les doigts dans les cheveux, dont la coloration de chez Walgreens s'estompait déjà au soleil.

« Georgie, dit Nancy, j'aurais aimé qu'on soit sœurs.

– Nancy, dit Georgie comme s'il n'y avait pas de caméras. On est sœurs. »

Elles firent le serment de gagner et de se partager l'argent. Mais le malheur de Nancy se révéla contagieux : handicapée par cette femme (qui avait également de l'arthrite aux genoux et dont la démarche était à elle seule un aveu de faiblesse), les

Les sommets enneigés de l'Himalaya. L'île de Manhattan avant l'automne. Le Mississipi et les glaciers qui ont sculpté les Grandes Plaines. Et le temps, aussi, tout le temps. Et tout ce qui était au-delà, et la vérité et le mensonge et la lumière et l'obscurité et Dick Van Dyke basculant au-dessus d'un pouf dans son show et les amoureux échangeant leurs premiers baisers dans des Thunderbird décapotables dans la chaleur des soirs d'été et les vœux des enfants soufflant sur les pissenlits dans ces espaces de temps bénis où les gens regardaient l'avenir avec espoir et les anneaux de Saturne et les galaxies lointaines et les glaces à l'italienne, l'œil débordant d'une larme de joie, la dernière goutte d'eau de ce corps coule lentement sur sa joue...

En bas, sur le plan temporel, des nuages cotonneux passaient devant un soleil légèrement moins menaçant au-dessus du corps harassé, brisé, une bruine réveillant le peu de vie qui restait dans cette enveloppe, l'eau et la lumière...

Il chercha un nom qui n'avait plus d'importance, le son sous lequel il se connaissait.

Et une voix qui semblait venir de la pluie murmura –  
*Chuuut...*